

L'argument sémantique pour la dépendance corporelle de la pensée

Autor(en): **Esfeld, Michael**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **62 (2003)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-882964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MICHAEL ESFELD

L'argument sémantique pour la dépendance corporelle de la pensée

The semantic argument for the dependence of thought on the body seeks to establish that, if something has thoughts with a determinate conceptual content, it is necessary that the being in question is a corporeal being which interacts with other corporeal beings in a physical environment. The argument in favour of this claim starts from the problem of rule-following: If this problem calls for a social solution and if social practices, in turn, are conceivable only as embedded in a physical environment, then thought is dependent on body for semantic reasons. It is shown how these considerations lead to a social externalism that can include a physical externalism.

Internalisme et externalisme

Il y a deux sortes d'arguments qui cherchent à établir que la pensée n'est concevable que comme étant liée à un corps¹ :

- *L'argument ontologique* selon lequel il est nécessaire que toute chose qui a des propriétés mentales ait aussi des propriétés physiques. Les propriétés mentales dépendent donc d'une certaine manière des propriétés physiques.
- *L'argument sémantique* qui consiste dans l'idée suivante : si quelque chose est un être pensant (à savoir, a des croyances avec un contenu conceptuel déterminé), il est nécessaire que cette chose soit un être corporel qui interagit avec d'autres êtres corporels dans un environnement physique.

L'argument ontologique se dirige contre l'idée que la pensée constitue un domaine de l'être autarcique (la *res cogitans* cartésienne). Cet argument est largement accepté aujourd'hui. Selon un point de vue ré-

1 Je laisse la question théologique de savoir s'il y a un être pensant infini – Dieu – de côté.

pandu, les propriétés mentales surviennent sur des propriétés physiques; de plus, elles sont réalisées comme des propriétés physiques. La survenance implique qu'une fois que les propriétés physiques sont fixées, les propriétés mentales le sont aussi: il ne peut y avoir aucune différence entre les propriétés mentales sans qu'il y ait aussi une différence corporelle. On fait une distinction entre la survenance locale et la survenance globale. Selon la survenance locale, si deux personnes individuelles sont identiques quant à leurs propriétés physiques, elles sont aussi identiques quant à leurs propriétés mentales. Selon la survenance globale, si deux mondes possibles sont identiques quant à la distribution des propriétés physiques, ils sont aussi identiques quant à la distribution des propriétés mentales. La position externaliste que l'on présentera dans cet article est compatible avec la survenance globale, mais elle exclut la survenance locale.

La réalisation consiste dans l'idée que chaque exemplaire individuel (token) d'une propriété mentale est identique à un exemplaire individuel (token) d'une propriété physique sans qu'il s'ensuive que les propriétés elles-mêmes (les types) sont identiques. La douleur, pour rappeler l'exemple standard de cette position, est identique à un certain état cérébral chez les êtres humains, mais chez les tortues, la douleur est identique à un autre état corporel.²

L'argument sémantique est au centre de la discussion actuelle. Même si l'on soutient que les états mentaux sont réalisés comme des états physiques, il ne s'ensuit pas que le contenu conceptuel des croyances dépend du fait que le sujet des croyances est un être corporel dans un environnement physique et social. Une position naturaliste en philosophie de l'esprit est souvent combinée avec un *internalisme* en sémantique: le contenu conceptuel des croyances d'une personne ne dépend que des états internes de cette personne. L'internalisme se concrétise normalement de façon suivante: le contenu conceptuel des croyances consiste en des représentations mentales. Bien que les représentations aient des causes externes, leur identité et leur individuation sont indépendantes de l'environnement physique et social. Cette position s'oppose à l'ontologie cartésienne. La pensée ne peut pas exister sans le corps; les états mentaux sont même réalisés comme des états physi-

2 Voir KIM (1993) pour une discussion approfondie de la survenance et la réalisation multiple. Cf. ENGEL (1994) quant à la philosophie de l'esprit contemporaine.

ques. Néanmoins, cette position est en accord avec la sémantique cartésienne. Le contenu conceptuel de nos croyances est autarcique dans le sens suivant : il est métaphysiquement possible que le contenu conceptuel demeure intact même si l'environnement physique et social change ou même s'il n'y a pas d'environnement physique ou social du tout. On peut avoir des représentations sans que les choses représentées existent. Cette position admet donc le scepticisme cartésien³ ainsi que sa version actuelle, l'image putnamienne des cerveaux dans une cuve⁴.

La position contraire est connue sous le nom d'*externalisme*. Elle affirme que l'identité et l'individuation du contenu conceptuel de nos croyances dépendent de la constitution de l'environnement physique et social. La version la plus célèbre de l'externalisme est due à Hilary Putnam qui propose dans son article «La signification de "signification"»⁵ l'argument suivant : l'essence des choses corporelles, auxquelles nous faisons référence, fait partie du contenu conceptuel de nos croyances. Putnam nous invite à imaginer une planète, Terre-Jumelle, qui se distingue de la Terre seulement par la composition chimique de son eau. Sur Terre-Jumelle la molécule de l'eau est XYZ au lieu de H₂O sur la Terre. Comme l'essence de l'eau est sa composition chimique, Putnam maintient que le contenu conceptuel d'une croyance du type «Ceci est de l'eau» n'est pas le même sur la Terre et sur Terre-Jumelle : sur la Terre, le contenu conceptuel de «Ceci est de l'eau» inclut que la chose en question est composée de H₂O, tandis que sur Terre-Jumelle, le contenu conceptuel de «Ceci est de l'eau» inclut que la chose en question est composée de XYZ, et cela même si les habitants de la Terre et de Terre-Jumelle ignorent la composition chimique du liquide en question. La thèse de Putnam est donc que le référent (l'extension) d'une croyance entre dans la détermination de son contenu conceptuel (l'intension, ou la signification).⁶

Les partisans de l'internalisme ripostent à l'argument de Putnam en faisant une distinction entre un contenu large et un contenu étroit d'une croyance (*wide and narrow content*):⁷ le contenu large inclut le référé-

3 Cf. la première *Méditation* de Descartes.

4 Voir PUTNAM (1981), ch. 1.

5 PUTNAM (1975).

6 Cf. MCCULLOCH (1995), ch. 7 & 8, pour une exposition de l'argument de Putnam et CORAZZA & DOKIC (1996) pour l'opposition à la sémantique cartésienne.

7 Voir par exemple FODOR (1991).

rent; l'argument de Putnam s'applique à ce type de contenu. Il y a cependant aussi un contenu étroit qui est déterminé par des états internes de la personne en question. L'argument principal avancé en faveur de la distinction entre ces deux types de contenu est le suivant: le contenu étroit est nécessaire et suffisant pour expliquer les intentions et les actions d'une personne, car les intentions et les actions dépendent, et dépendent seulement, de la manière dont la personne représente son environnement, mais pas de la constitution réelle de l'environnement.

On comprend maintenant la tâche de l'argument sémantique: cet argument ne peut être convainquant que s'il attaque directement la notion du contenu étroit⁸. Il faut montrer que ce qui est regardé comme contenu étroit internaliste (en particulier les représentations mentales) ne suffit pas aux conditions nécessaires pour compter comme une sorte de contenu conceptuel. Il peut y avoir des représentations mentales. Mais elles n'ont pas en elles-mêmes de propriétés sémantiques. Elles ne sont que des préconditions causales nécessaires pour former des croyances.

Le problème de suivre des règles et sa solution sociale

L'argument le plus important contre la notion d'un contenu étroit internaliste dérive de ce qui est connu comme le problème de suivre des règles. Si une personne possède un concept, elle a la capacité d'appliquer ce concept dans un nombre indéterminé de situations nouvelles. Si, par exemple, une personne maîtrise le concept d'arbre, elle sait dans des nombreuses situations nouvelles quand il est correct de dire de quelque chose «Ceci est un arbre». Elle suit donc une règle qui lui dit ce qui est correct et ce qui ne l'est pas en appliquant un concept *F* pour former des croyances de type «Ceci est *F*». La règle détermine quel concept la personne possède et, par conséquent, ce qui est le contenu conceptuel de ses croyances.

Or, Ludwig Wittgenstein montre dans les *Investigations philosophiques* qu'aucune représentation mentale (ainsi qu'aucune disposition à

8 En proposant cette stratégie je ne me réfère qu'à des types de croyances. En ce qui concerne les exemplaires (token) de croyances démonstratives, RECANATI (1994) montre comment une façon d'externalisme radical selon laquelle toute sorte de contenu dépend de l'environnement peut néanmoins inclure une sorte de contenu étroit faible.

un certain comportement) ne porte au-delà d'elle-même : en tant que telle, elle ne peut pas déterminer la manière correcte d'appliquer un concept dans des situations nouvelles. Il y a un nombre infini de règles logiquement possibles qui peuvent toutes être mises en accord avec la représentation mentale en question. Le point central de l'argument de Wittgenstein est que toute représentation mentale ne peut guider la pensée qu'en tant que reçue ou interprétée comme une certaine règle ; mais comme toute représentation mentale est finie, il y a un nombre infini d'interprétations logiquement possibles⁹.

Tenant compte du problème de suivre des règles, le but de l'argument sémantique est de remplacer la conception internaliste du contenu étroit par une conception externaliste qui

- a) évite le problème de suivre des règles,
- b) développe une notion unique du contenu conceptuel qui ne permet pas de faire une distinction entre un contenu large et un contenu étroit,
- c) explique les intentions et les actions des personnes.

En prenant le problème de suivre des règles comme point de départ, le cœur de l'argument sémantique pour la dépendance corporelle de la pensée peut être reconstruit ainsi :

1° La possession d'un concept présuppose d'avoir à sa disposition un critère de distinction entre ce que la personne elle-même regarde comme une application correcte du concept en question et ce qui est une application correcte.

2° Seule l'interaction sociale avec d'autres personnes peut établir un tel critère. Pour une personne prise isolément, il n'y a pas de tel critère : tout ce qui lui semble être correct est correcte pour elle ; elle ne peut donc pas suivre des règles.¹⁰ S'il y avait un critère mental ou physique qui lui permette d'établir une distinction entre ce qui lui semble être correct et ce qui est correct, il y aurait un fait mental ou physique qui serait capable de prédéterminer le contenu conceptuel de nos croyances. Or, tout candidat mental ou physique à être un tel fait est conforme à un nombre infini des contenus conceptuels logiquement possibles. Dans l'interaction sociale, en revanche, il y a un critère de distinction entre ce qu'une personne tient pour correct et ce qui est correct aux yeux des

9 Voir WITTGENSTEIN (1953), § 138–242, en particulier § 197–201. Cf. KRIPKE (1982), ch. 2.

10 Cf. WITTGENSTEIN (1953), § 202 & 258.

autres. Sur cette base, les pratiques sociales se développent en un procès de correction mutuelle : les personnes appliquent des sanctions pour renforcer ou réprimer certaines actions d'autrui. Par des sanctions, ces pratiques arrivent à filtrer des conditions dans lesquelles les réactions des personnes à leur environnement concordent. Celles-ci constituent les conditions normales pour l'emploi des concepts d'un certain type. Ces pratiques nous donnent ainsi un savoir pragmatique qui nous rend capable d'appliquer les concepts en question à un nombre indéterminé de situations nouvelles. C'est par cela qu'elles déterminent le contenu conceptuel de nos croyances¹¹.

3° L'interaction sociale attache la pensée à un corps dans un environnement physique qui est partagé avec d'autres corps pensants. On peut indiquer trois raisons pour lesquelles des pratiques sociales ne sont concevables que comme des pratiques d'êtres corporels qui sont situés dans un environnement physique :

a) Afin de s'engager dans des pratiques sociales qui déterminent le contenu conceptuel, il faut que les personnes en question aient un accès cognitif à leur environnement qui soit préconceptuel. Un effort commun pour établir du contenu conceptuel n'est possible que si les personnes peuvent entrer en contact sans que cette prise du contact implique déjà du contenu conceptuel. Or, les perceptions requièrent des organes sensoriels, donc des organes corporels : il n'y a pas de perception en tant que telle, mais seulement des perceptions visuelles (qui dépendent de l'organe de la vue), auditives (qui dépendent de l'organe de l'ouïe), olfactives (elles dépendent de l'organe de l'odorat), etc. Le point est que même si l'on s'imagine un système sensoriel différent du nôtre, des récepteurs sensoriels restent indispensables.

b) De plus, il faut que les personnes qui s'engagent dans des pratiques sociales soient disposées à réagir à leurs perceptions d'une manière bien déterminée et concordante. Non seulement les perceptions, mais aussi ces dispositions impliquent des organes et des capacités corporels. Si les personnes qui participent aux pratiques sociales n'avaient pas une nature corporelle semblable, il ne serait pas possible d'arriver à la coordination des réactions qui aboutit à la détermination du contenu conceptuel. Au cas où la divergence bizarre des dispositions que le sceptique de Kripke (1982) s'imagine était habituelle, il ne serait pas

11 Pour un exposé détaillé et une discussion des objections cf. ESFELD (2001), ch. 3.2.

possible de gagner par des pratiques sociales un contenu conceptuel déterminé.

c) On peut imaginer n'importe quel contenu conceptuel (ou n'importe quelle volonté d'une personne). Mais qu'est-ce qui est à l'origine du contenu ? Le contenu d'une croyance (ou d'une volonté) n'est pas inné. Il faut quelque chose hors de la sphère mentale qui puisse être employé comme objet primaire d'une croyance (ou d'une volonté). La question de savoir ce qui peut remplir la fonction de source primaire du contenu conceptuel nous mène à un environnement physique.

Les étapes 1 à 3 constituent un argument *a priori* pour la dépendance corporelle de la pensée : l'argument sémantique se base sur une analyse conceptuelle de ce qui est nécessaire et suffisant pour posséder des concepts. La dépendance corporelle de la pensée que cet argument cherche à établir n'est pas une dépendance causale ou empirique ; il s'agit d'une dépendance ontologique ou métaphysique. Si cet argument est correct, un monde cartésien n'est pas un monde possible – ni sur le plan de l'ontologie, ni sur le plan de la sémantique. Cet argument prend le problème de suivre des règles comme point de départ. Par conséquent, si l'on pouvait montrer par une analyse conceptuelle que la théorie du contenu conceptuel étroit qui se base sur des représentations mentales peut résoudre ce problème, cet argument serait réfuté.

Selon cette solution pragmatique du problème de suivre des règles, la sémantique se base sur la pragmatique, à savoir, sur une pragmatique normative. L'élaboration la plus détaillée de cette position est jusqu'à présent le livre *Making It Explicit* de Robert Brandom (1994). Ce philosophe expose une pragmatique normative en faisant une distinction entre trois sortes de normes sociales qui constituent le contenu conceptuel d'une croyance ou d'un énoncé de type *p* :

- *obligation* (commitment) : si une personne produit un énoncé de type *p*, elle est obligée d'accepter des énoncés d'autres types. Par exemple, si le patriote bâlois produit l'énoncé «Le carnaval de Bâle est un événement d'importance mondiale», il est obligé de dire «On fête le carnaval à Bâle».
- *permission* (entitlement) : en produisant un énoncé de type *p* une personne a la permission ou l'autorisation de produire des énoncés d'autres types et d'inciter des actions. Par exemple, si le patriote bâlois produit cet énoncé sur l'importance du carnaval, il a la permission ou l'autorisation de dire «Les médias internationaux font des reportages sur le carnaval de Bâle». Si le dernier énoncé est mis

en doute, le premier énoncé peut être donné comme vrai. De plus, il a la permission de proposer d'aller au carnaval.

- *permission exclue* (precluded entitlement) : en produisant un énoncé de type p la permission ou l'autorisation de produire certains énoncés d'autres types est exclue. Par exemple, si le patriote bâlois produit l'énoncé au sujet du carnaval, il est exclu qu'il ait la permission ou l'autorisation de dire que le carnaval de Bâle est un événement provincial.

Pour Brandom, cette pragmatique normative est fondamentale. Nous sommes des êtres pensants, parce que nous nous attribuons mutuellement des obligations et des permissions. On peut utiliser la notion de croyance et la notion d'énoncé de manière échangeable dans cette position, car seule l'énonciation d'une croyance peut déterminer son contenu conceptuel en déterminant des relations d'obligation, de permission et de permission exclue.

Cette pragmatique normative mène à une sémantique inférentielle. On peut traduire ses notions de base en notions inférentielles entre croyances ou énoncés de façon suivante :

- de l'obligation à l'*implication* : un énoncé de type p implique des énoncés d'autres types que l'on peut déduire de p .
- de la permission au *soutien* : un énoncé de type p soutient une induction à des énoncés d'autres types.
- de la permission exclue à l'*exclusion* : un énoncé de type p exclut certains énoncés d'autres types.

La solution pragmatique du problème de suivre des règles se concrétise donc par une sémantique inférentielle : le contenu conceptuel d'une croyance ou d'un énoncé consiste dans des relations inférentielles à d'autres croyances ou énoncés. Celles-ci sont déterminées par des pratiques sociales et normatives par le moyen de sanctions dans des situations concrètes d'application des concepts en question. Le contenu conceptuel d'une croyance d'un certain type est donc fixé par les normes d'emploi des croyances de ce type dans une communauté à un certain moment.

Le contexte inférentiel est ouvert : on ne peut pas énumérer toutes les obligations, permissions et permissions exclues qui déterminent le contenu conceptuel d'une croyance d'un certain type. On ne peut indiquer que des exemples paradigmatiques de telles obligations, permissions et permissions exclues. De plus, le contenu conceptuel d'une croyance d'un certain type n'est pas fixé une fois pour toutes : des expériences nouvelles ou la critique d'autres personnes peuvent avoir pour

conséquence que des nouvelles obligations et permissions sont reconstruites et que quelques-unes des anciennes obligations et permissions sont relâchées. Par exemple, le contenu conceptuel de toutes les croyances qui portent sur des électrons a changé au XX^e siècle suite à la découverte de la physique quantique.

Il n'y a pas de conditions d'identité fixes pour le contenu conceptuel. Si, par exemple, on fait une traduction – disons une traduction du chinois en français – il n'y a pas une seule traduction correcte déterminée d'avance, mais le succès de la traduction dépend de la réussite à établir une ligne de communication entre les deux sortes de pratiques sociales¹². Cette position essaie d'éviter le problème de l'indétermination de la traduction de la même façon que le problème de l'indétermination du contenu conceptuel (à savoir, le problème de suivre des règles): il n'y a pas de traduction correcte fixée d'avance de même qu'il n'y a pas de faits physiques ou mentaux qui prédéterminent le contenu conceptuel. La traduction – ainsi que le contenu conceptuel – est une question de succès (ou d'échec), le succès (ou l'échec) d'une pratique.

Le contenu conceptuel déterminé n'est accessible qu'à ceux qui participent aux pratiques qui le déterminent. Aucun observateur détaché de ces pratiques ne peut gagner le savoir pragmatique en question. Pour tout observateur détaché, il n'y a que des séries finies d'actions dont chacune est compatible avec un nombre infini de règles logiquement possibles. Le problème de suivre des règles explique pourquoi l'observateur participant est indispensable en sciences humaines.

Si le contenu conceptuel n'est accessible que par la participation aux attributions mutuelles des croyances, il est exclu de réduire la description des états intentionnels à une description des états physiques. En supposant que la pragmatique normative esquissée est correcte, tout essai d'une telle réduction ne peut pas tenir compte du caractère déterminé du contenu conceptuel des états intentionnels. Le vocabulaire que les sciences humaines emploient pour décrire les états intentionnels est donc irréductible et indispensable. Cet anti-réductionnisme en épistémologie est-il compatible avec l'ontologie naturaliste qui est la position standard en philosophie de l'esprit contemporaine – à savoir, la survenance globale des propriétés mentales sur des propriétés physiques et la réalisation des propriétés mentales comme des propriétés physiques ?

12 Cf. LANCE & O'LEARY HAWTHORNE (1997), ch. 1.

Ce naturalisme en ontologie est en accord avec l'anti-réductionnisme en épistémologie si et seulement si l'opinion majoritaire est correcte, selon laquelle la survenance globale et la réalisation physique des propriétés mentales n'impliquent pas la possibilité en principe d'une réduction de la description des propriétés mentales à une description des propriétés physiques¹³. Si cette opinion s'avère erronée, il faudra ou bien essayer d'atténuer l'anti-réductionnisme en épistémologie – soutenant qu'une réduction est en principe possible, mais pas accessible à nous, êtres pensants finis – ou bien concéder une tension entre l'argument ontologique et l'argument sémantique pour la dépendance corporelle de la pensée.

Baser la sémantique sur une pragmatique sociale et normative ne nous conduit pas à un relativisme social. Cette pragmatique considère uniquement des attitudes que des individus adoptent envers eux-mêmes et envers les autres. Elle n'accorde pas de statut particulier à la communauté. Pour comprendre ces pratiques, il est suffisant de considérer les attitudes des personnes individuelles. Les propositions qui font référence à la communauté sociale – le « nous » communautaire – peuvent en principe être remplacées par des propositions qui décrivent des relations entre des individus.

Cette pragmatique est en premier lieu une théorie du contenu conceptuel de nos croyances. Elle n'implique pas une conception sociale et pragmatique de la vérité. Bien au contraire, on peut maintenir qu'une fois que les pratiques sociales ont déterminé le contenu conceptuel de nos croyances, la question de savoir si une croyance est vraie ou non dépend de ce qui est le cas dans le monde. Il est possible de proposer une théorie sociale et pragmatique du contenu conceptuel sans souscrire à une théorie sociale et pragmatique de la vérité, parce que la théorie esquissée dans cette section explique la notion du contenu conceptuel sans employer la notion de vérité objective. Néanmoins, selon cette conception, le contenu conceptuel d'une croyance détermine son référent et par cela ses conditions de vérité. Un changement du contenu conceptuel n'implique cependant pas un changement du référent. Le référent peut rester stable ; en vertu de ses propriétés, quelques-unes de nos croyances qui portent sur le référent en question sont vraies et d'autres fausses. On ne peut découvrir la vérité ou la fausseté de nos croyances que par le moyen des pratiques sociales ; mais il faut faire

13 Mais cf. KIM (1998), ch. 4.

une distinction entre la vérité et la vérification d'une croyance. Cette conception implique donc un certain dualisme entre le contenu conceptuel et les conditions de vérité¹⁴. Mais ceci est peut-être un dualisme qui vaut son prix afin d'éviter une conception sociale et pragmatique de la vérité.

Cette pragmatique développe une notion unique du contenu conceptuel qui ne permet pas de faire une distinction entre un contenu large externaliste et un contenu étroit internaliste. Tout contenu conceptuel est externaliste, car son identité et son individuation dépendent des pratiques sociales. Il n'est pas possible d'isoler quelque chose qui peut être considéré comme une sorte de contenu conceptuel et dont l'identité ne dépend que des états internes d'une personne. L'explication internaliste des intentions et des actions est donc exclue, car toute attribution d'états intentionnels à une personne contient au moins une référence indirecte à un environnement social et physique¹⁵.

Externalisme social et externalisme physique

La pragmatique normative ébauchée dans la dernière section est en premier lieu une sorte d'externalisme social: l'identité et l'individuation des croyances dépendent de l'environnement social. Cette pragmatique peut facilement intégrer les arguments de Tyler Burge (1979). Ce philosophe présente des considérations comparables à celles de Terre-Jumelle de Putnam (1975) afin de montrer que le contenu conceptuel dépend de l'environnement social. Cette pragmatique n'implique cependant l'externalisme physique que dans la mesure où l'externalisme social présuppose celui-ci: les pratiques sociales ne sont concevables que comme étant situées dans un environnement physique. L'étape 3 de l'argument de la section précédente n'établit qu'un externalisme physique général: il faut un environnement physique quelconque comme condition nécessaire pour des pratiques sociales qui déterminent le contenu conceptuel. Cet argument en tant que tel n'inclut pourtant pas de dépendance entre une constitution spécifique de l'environnement physique et un contenu conceptuel spécifique de nos croyances; il y a certainement une dépendance causale, mais pas la dé-

14 Je suis reconnaissant à un commentateur anonyme d'avoir soulevé ce point.

15 Pour une défense élargie de cette position cf. Rudder BAKER (1995).

pendance métaphysique ou ontologique dont il est question dans l'argument sémantique pour la dépendance corporelle de la pensée.

Il y a une tension entre l'argument original de Putnam (1975) et la solution pragmatique du problème de suivre des règles¹⁶. Selon Putnam (1975), la constitution de l'environnement physique entre en tant que telle dans la détermination du contenu conceptuel des croyances, même si les personnes en question ne connaissent pas cette constitution. Il est donc possible qu'une communauté entière ignore des aspects centraux du contenu conceptuel de leurs croyances. Selon la pragmatique normative présentée dans la section précédente, toute détermination du contenu conceptuel a son origine dans des interactions sociales. Le contenu conceptuel des croyances est donc entièrement transparent pour la communauté sociale. Dans des articles plus récents Putnam modifie sa position cependant : ce n'est plus l'environnement physique en tant que tel qui entre dans la détermination du contenu conceptuel. La communauté sociale peut stipuler que la constitution des choses physiques fait partie de la détermination du contenu conceptuel des croyances qui se réfèrent aux choses en question.¹⁷ Cette position s'accorde avec l'externalisme social, car l'influence constitutive de l'environnement physique est médiatisée par des pratiques sociales. Il est donc possible d'intégrer un externalisme physique putnamien atténué à l'externalisme social.

Afin de développer cette esquisse, il faut élaborer une théorie du contenu conceptuel qui (a) montre en détail comment des pratiques sociales déterminent le contenu conceptuel et qui (b) explique comment l'environnement physique entre dans la détermination du contenu conceptuel de sorte qu'il y a, médiatisées par des pratiques sociales, des relations de dépendance spécifiques entre l'environnement physique et le contenu conceptuel de nos croyances¹⁸. Le but est de tenir compte de cette manière des arguments de Putnam ainsi que ceux de Burge. En résumé, le problème de « suivre des règles » et sa solution sociale nous fournissent des outils conceptuels pour saper la stratégie qui distingue entre un contenu large et un contenu étroit et ainsi établir que toute espèce de contenu conceptuel est externaliste – à savoir, faire valoir l'argument sémantique pour la dépendance corporelle de la pensée.

16 Cf. RUDD (1997) et ESFELD (2001), ch. 4.3.3.

17 Voir en particulier PUTNAM (1990), p. 70.

18 Concernant cette tâche, cf. RECANATI (1994), section 4.

Bibliographie

- BRANDOM, R. B., *Making It Explicit. Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*, Cambridge Mass., Harvard UP, 1994
- BURGE, T., « Individualism and the Mental », in: P. A. French, T. E. Uehling & H. K. Wettstein (dir.), *Studies in Metaphysics. Midwest Studies in Philosophy. Volume 4*, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 73-121, 1979
- CORAZZA, E. & DOKIC, J., « Un aspect du cartésianisme en philosophie de l'esprit », in: *Studia Philosophica* 55, p. 301-330, 1996
- ENGEL, P., *Introduction à la philosophie de l'esprit*, Paris, La Découverte, 1994
- ESFELD, M., *Holism in Philosophy of Mind and Philosophy of Physics*, Dordrecht, Kluwer, 2001, édition allemande: *Holismus in der Philosophie des Geistes und in der Philosophie der Physik*, Francfort (Main), Suhrkamp, 2002
- FODOR, J. A., « A Modal Argument for Narrow Content », *Journal of Philosophy* 88, p. 5-26, 1991
- KIM, J., *Supervenience and Mind, Selected Philosophical Essays*, Cambridge, CUP, 1993
- *Mind in a Physical World. An Essay on the Mind-Body Problem and Mental Causation*, Cambridge Mass., MIT Press, 1998
- KRIPKE, S. A., *Wittgenstein on Rules and Private Language*. Oxford, Blackwell, 1982, édition française: *Règles et langage privé*, trad. T. Marchaisse, Paris, Seuil, 1996
- LANCE, M. & O'LEARY-HAWTHORNE, J., *The Grammar of Meaning*, Cambridge, CUP, 1997
- MCCULLOCH, G., *The Mind and its World*, Londres, Routledge, 1995
- PUTNAM, H., « The Meaning of 'Meaning' », in: *Mind, Language and Reality. Philosophical Papers Volume 2*, Cambridge, CUP, p. 215-271, 1975
- *Reason, Truth and History*, Cambridge, CUP, 1981, édition française: *Raison, vérité, histoire*, trad. A. Gerschenfeld. Paris, Minuit, 1984
- *Realism with a Human Face*, éd. James Conant, Cambridge Mass, Harvard UP, 1990, édition française: *Le réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin. Paris, Seuil, 1994
- RECANATI, F., « How Narrow is Narrow Content ? », in: *Dialectica* 48, p. 209-229, 1994
- RUDD, A., « Two Types of Externalism », in: *Philosophical Quarterly* 47, p. 501-507, 1997
- RUDDER BAKER, L., *Explaining Attitudes. A Practical Approach to the Mind*, Cambridge, CUP, 1995
- WITTGENSTEIN, L., *Philosophische Untersuchungen*, G. E. M. Anscombe, G. H. von Wright, Rush Rhees, *Werkausgabe* en 8 volumes, vol. 1. Francfort (Main), Suhrkamp, 1953, édition française: *Tractatus logico-philosophicus, Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961

